



© Daniel Mordzinski

Lídia Jorge Portugal

Écriture et identité : quelle place pour la psychologie ?

L'auteur

Lídia Jorge est née à Boliqueim dans l'Algarve en 1946. Diplômée en philologie romane de l'université de Lisbonne, elle se consacre très tôt à l'enseignement. En 1970, elle part pour l'Afrique (Angola et Mozambique), où elle vit la guerre coloniale, ce qui donnera lieu, plus tard, au portrait de femme d'officier de l'armée portugaise du *Rivages des murmures* (Métaillié, 1989). Revenue à Lisbonne, elle continue d'enseigner, puis arrête cette activité au profit de fonctions auprès du conseil pour la communication sociale. Elle est une des voix les plus importantes de la littérature portugaise et européenne, et a reçu de nombreux prix dont le prix SPA-Millénum pour l'ensemble de son œuvre.

L'œuvre

Nous combattons l'ombre, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métaillié, 2008)

Le Vent qui siffle dans les grues, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métaillié, 2004)

La forêt dans le fleuve, traduit du portugais par Anne Viennot (Métaillié, 2000)

La Couverture du Soldat, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métaillié, 1999 – Métaillié, 2004)

Le Jardin sans limites, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métaillié, 1998)

La Dernière Femme, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métaillié, 1995) // INDISPONIBLE //

La Journée des prodiges, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métaillié, 1991)

Le Rivages des murmures, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métaillié, 1989 - Métaillié, 1999) // INDISPONIBLE //

Zoom

Nous combattons l'ombre, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métaillié, 2008)



La nuit du passage à l'an 2000 va changer toute la vie d'Oswaldo, le psychanalyste, qui se définit comme un simple déchiffreur d'histoires. Autour de lui, la réalité commence à se modifier, comme les histoires que lui racontent ses patients dans le silence de son bureau. Cette nuit-là il perd sa femme mais en rencontre une autre, et sa "patiente magnifique, la visiteuse du soir", se prépare à lui révéler un secret qui va le placer devant une réalité clandestine aux répercussions incalculables.

Ce roman inquiétant nous plonge dans la vie intérieure d'Oswaldo, confronté à un combat qui le dépasse. Le lecteur, placé à un point d'observation unique, partage cette tension psychologique, sous la conduite d'une romancière qui nous a toujours montré qu'il n'existe rien de plus réel que l'onirique et rien de plus fantastique que le réel. Le titre n'est pas une incitation militante à combattre les ombres de la société moderne mais le constat de l'ironie qu'il y a dans l'impossibilité d'atteindre les auteurs du mal et de ne pouvoir combattre que leur ombre. Les crimes dont parle ce roman sont l'un des ingrédients de la grande tromperie qui constitue nos sociétés et que révèlent les rêves du psychanalyste. C'est un roman sur le risque de vivre pour l'homme ordinaire face au monde totalitaire que la modernité est en train de créer.

Ce livre a reçu dès sa sortie le Grand Prix de la Société des Auteurs Portugais.

La presse

« La trame du livre, d'une ingéniosité remarquable, gravite autour d'un psychanalyste atypique, le professeur Oswaldo Campos – "une personne (nous dit l'auteur) qui avait l'habitude de tourner autour des problèmes" –, et d'une surprenante rhapsodie de personnages, ses patients pour la plupart. »

Manuel Maria Carrilho, *Le Figaro littéraire*

Le Vent qui siffle dans les grues, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 2004)



Notre monde contemporain, mû par un instinct sauvage de l'avenir, croise dans ce roman un monde plus ancien dans lequel une vieille usine abrite le destin d'une famille nombreuse récemment arrivée d'Afrique. Des mondes apparemment inconciliables que le hasard met en contact par l'intermédiaire de Milena Leandro, l'étrange jeune fille aux yeux de laquelle tout naît pour la première fois et dont la simplicité va tout bouleverser.

Dans un Algarve tragique et sauvage, Milena évolue entre une famille attachée à ses privilèges et à son image sociale et une tribu cap-verdienne vivace pour laquelle la musique irrigue la vie.

Milena nous conduit à travers la mort vers un amour impensable, un crime, une trahison et un silence à jamais scellé. Son regard toujours neuf sur la vie, le bien et le mal, sa vision de la valeur du monde constituent la matière même de ce roman.

Dans son œuvre, Lídia Jorge fouille toujours au plus profond de la cruauté primaire des êtres. Ici, pour la première fois, elle nous fait découvrir la perversité et la lâcheté qui l'accompagnent. Cet extraordinaire roman a reçu le Prix de l'APE, l'un des prix littéraires les plus prestigieux du Portugal.

La forêt dans le fleuve, traduit du portugais par Anne Viennot (Métailié, 2000)



Deux femmes que lie une amitié-coup de foudre : Júlia Grei, la jeune veuve encore adolescente, dont le seul garde-fou est Jóia, son petit garçon, et Anabela Cravo, la conquérante qui se prostitue pour payer ses études d'avocate. Elles n'ont rien en commun, sinon leur fascination

mutuelle et la solidarité qui les lie.

De son écriture précise et raffinée, Lídia Jorge nous conduit subtilement à travers les méandres de cette amitié, qui aide chacune à se construire avant de détruire l'autre, et qui s'achève dans l'analyse des relations étroites qu'entretiennent l'amour et la trahison.

Júlia et Anabela nous entraînent dans leurs trajectoires croisées qui passent par l'abjection de la prostitution pour atteindre la conquête de soi.

« La romancière entrelace les deux brins de sa trame, les deux coloris de son univers, avec une virtuosité qui force l'admiration. On ne peut manquer d'être étonné par ce registre qui va de Maupassant à Virginia Woolf, par ces motifs qui reviennent à l'envers du tapis avec une si parfaite sûreté de dessin. »

La Quinzaine littéraire

La Couverture du Soldat, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1999 – Métailié, 2004)

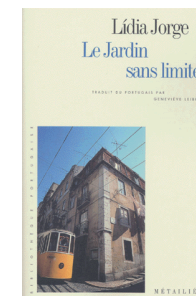


« J'étais la fille d'un hasard, d'une bêtise de jeunesse, de l'exubérance du corps... Alors j'étais responsable de ce que cette barque noire soit venue couler à notre porte. »

Emma découvre qu'elle est la fille du jeune frère de son père, chassé par la famille et dont elle ne connaît que les dessins d'oiseaux qui jalonnent ses voyages à travers le monde. Elle va aimer passionnément ce père étrange qui lui a donné sa couverture de soldat et son revolver. Puis, adolescente, elle assiste à la lente destruction par la famille de l'image de l'absent.

Lídia Jorge écrit ici un roman poignant, direct, limpide, d'une force incroyable, qui vous tient prisonnier bien au-delà de sa lecture. Un livre exceptionnel.

Le Jardin sans limites, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1998)



Installée dans une vieille maison de Lisbonne, la romancière observe la vie des jeunes gens qui habitent sur le même palier qu'elle. Leonardo qui veut battre des records d'immobilité et se produire au cours d'un happening à New York ; Paulina la velléitaire, qui déclare n'être jamais

responsable ; Falcao le cinéaste, qui traque les images de la modernité, donc du crime ; Susana Marina défiant la mort à la recherche d'une image d'elle-même. Au rez-de-chaussée se noue le drame entre la logeuse, ex-Miss Plage, et son mari, l'opposant torturé par la police de Salazar.

Unanimement salué au Portugal, ce roman a été élu meilleur livre de l'année 1997 par la critique littéraire allemande.

La Dernière Femme, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1995) // INDISPONIBLE //

« Décomposition d'une passion entre l'ingénieur et une jeune fille, relatée par un narrateur qui se fait oublier au fil de la lecture. Troisième roman aux multiples strates temporelles et narratives par l'auteur du *Rivages des murmures*. »

Libération

La Journée des prodiges, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1991)

Dans ce village où les protagonistes ont pour noms Espérance, Paille, Bruns-Muraille, Oiseau volant, la vie est magique, ancestrale, riche de rites anciens, d'actes religieux, fait vivre la mémoire dans le désir, dans les passions ; accueille la mer, les figuiers, le soleil. En un style d'une pureté absolue, Lídia Jorge nous parle de la mémoire d'une terre, de la mémoire d'un peuple et retrouve le pouvoir évocateur du chant.

Le Rivages des murmures, traduit du portugais par Geneviève Leibrich (Métailié, 1989 -Métailié, 1999) // INDISPONIBLE //



« Mozambique, vers 1970. L'armée portugaise maintient l'ordre. Dans un hôtel de la côte, les femmes d'officiers attendent le retour des maris et Evita se demande comment les maléfices de la guerre ont transformé son mari, doux mathématicien, en égorgueur (...). L'offensive se termine. Les officiers rentrent les comptes se règlent dans l'honneur, la virilité (...). Lídia Jorge a vu l'essentiel : la fragilité des guerriers en treillis léopard au cœur de l'Afrique, au cœur des femmes. »

Jean Soublin, L'Express

« Le Rivage des murmures n'est pas qu'un foyer d'images, c'est aussi et d'abord une réflexion sur la fascination guerrière, l'attraction, la gravité étrange qui capture les âmes des hommes, les dévie de leur destinée apparente pour les mettre en orbite autour de la mort. »

Olivier Rolin, Le Figaro

« Un climat délétère admirablement rendu par la romancière qui a elle-même vécu ces événements. »

Christian Cavailles, Lire